



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Recensions par année de publication | 2021

Frank Klaassen and Sharon Hubbs Wright, *The Magic of the Rogues. Necromancers in Early Tudor England*

Julien Véronèse



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/crm/16999>

DOI: 10.4000/crm.16999

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Julien Véronèse, "Frank Klaassen and Sharon Hubbs Wright, *The Magic of the Rogues. Necromancers in Early Tudor England*", *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Reviews, Online since 31 August 2021, connection on 01 September 2021. URL: <http://journals.openedition.org/crm/16999> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/crm.16999>

This text was automatically generated on 1 September 2021.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Frank Klaassen and Sharon Hubbs Wright, *The Magic of the Rogues. Necromancers in Early Tudor England*

Julien Véronèse

REFERENCES

Frank Klaassen and Sharon Hubbs Wright, *The Magic of the Rogues. Necromancers in Early Tudor England*, University Park, The Pennsylvania State University Press, « Magic in History Sourcebooks Series », 2021, 161 p.
ISBN : 978-0-271-08929-4

- 1 Après un volume consacré à deux manuscrits de magie copiés au XVI^e siècle¹, Frank Klaassen, accompagné cette fois de Sharon Hubbs Wright, poursuit le travail de fond entrepris ces dernières années sur les nombreuses sources relatives aux pratiques et à la culture magiques conservées en Angleterre, entre fin du Moyen Âge et première modernité. Dans le présent opus, il s'agit de croiser autant que possible les sources de magie elles-mêmes – produites par des hommes lettrés (de différents niveaux et de différents milieux selon les cas), qui nous donnent accès aux traditions textuelles (largement héritées du Moyen Âge), aux procédés qu'elles définissent, aux attentes de leurs compilateurs, de leurs utilisateurs et de leurs clients –, avec les informations délivrées par les sources de la pratique judiciaire, qui évoquent elles-mêmes, en dépit des divergences entre les dépositions des divers accusés et témoins, des rituels, des livres de magie et toute une variété de protagonistes. Une telle démarche n'est pas tout à fait impossible pour la période médiévale, notamment aux XIV^e et XV^e siècles ; mais dans le cas de l'Angleterre du XVI^e siècle, elle est facilitée par le volume important de documents disponibles, et notamment de manuscrits ou de « manuels » de magie. Le recours aux sources judiciaires ne doit toutefois pas laisser penser que les magiciens et leur art sont l'objet d'une persécution à large échelle ou systématique, et que l'on disposerait dès lors d'un matériau inépuisable. Qu'il s'agisse des tribunaux séculiers ou

des cours ecclésiastiques, la magie n'intéresse guère en soi en Angleterre, y compris après 1542 et la législation d'Henri VIII, qui entend punir de mort ses praticiens. Ces derniers ne sont en réalité que peu entravés dans leur activité dès lors qu'elle reste circonscrite au cadre privé, ce dont témoigne du reste à sa manière le nombre important de manuscrits anglais conservés, en particulier pour ce qui concerne la magie rituelle démoniaque, pour le moins subversive sur le plan doctrinal. Il faut à l'évidence un certain manque de prudence de la part des intéressés, les menant à une rupture trop ostensible du secret susceptible de faire planer un risque pour l'ordre public, pour que les autorités se saisissent de ce type d'affaires (comme le soulignent les auteurs : « Investigations and trials for magic alone were very rare », p. 11). Et encore, lorsque les cours de justice s'en préoccupent, les condamnations ne dépassent pas au bout du compte l'excommunication et l'emprisonnement temporaire, alors que les charges pourraient induire des peines bien plus lourdes. Les sources judiciaires permettent en définitive d'apprécier la diversité des acteurs impliqués dans l'activité magique (chacun essayant évidemment de minimiser son degré d'implication) et de montrer que les magiciens agissent moins seuls que dans le cadre de communautés de savoirs, de moyens et évidemment d'action. Les deux affaires analysées, au-delà de leur caractère rocambolesque, sont pour le moins révélatrices à cet égard.

- 2 Dans une première partie consacrée à la magie et aux pouvoirs séculiers (Part I : « Magic and the Secular Authorities »), les auteurs s'intéressent à une affaire au cœur de laquelle se trouve impliqué un noble, poète à ses heures, William Neville of Penwyn (Worcestershire), dont le père, Richard Neville, était baron de Latimer (Chapter 1 : « William Neville and His Magicians. The Legal Documents »). À la mort de Richard en 1530, William voit son frère aîné John succéder à son père. Le principe de primogéniture dont il pâtit semble générer chez lui autant de frustration que d'inquiétude quant à son statut social. C'est en tout cas à partir de 1531 que William commence à consulter des devins et des magiciens, un certain Nash de Cirencester dans un premier temps, qui lui prédit qu'il succèdera bientôt à son frère, puis, par l'entremise de ce dernier, un dénommé Richard Jones, d'Oxford (s'agit-il d'un universitaire ?), qui confirme d'emblée les prédictions de son associé. Jones propose de lui fabriquer un anneau magique susceptible de favoriser dans l'immédiat ses relations avec son frère aîné ; il est également l'objet d'un rêve divinatoire dans lequel un esprit lui apprend que son client deviendra comte de Warwick. La vision est même bientôt confirmée par la visite du château que Richard, guidé par l'esprit, aurait parcouru en songe ! William, ses frères cadets et leurs serviteurs, en se fondant sur les prédictions de Nash cette fois, vont jusqu'à spéculer sur la mort du roi en France et les bienfaits que les uns et les autres pourraient tirer de la situation politique troublée qui s'ensuivrait. Alors que la mort annoncée du souverain ne veut finalement pas intervenir, le chapelain et un familier de William révèlent par courrier le pot-aux-roses au Conseil royal en décembre 1532, ce qui pousse Thomas Cromwell à lancer la procédure, à appréhender les acteurs (du moins quand ils ne s'évanouissent pas dans la nature à la manière de Nash) et à procéder aux interrogatoires. Dans cette affaire, magie, prophétie et escroquerie semblent faire bon ménage, et la crédulité de William Neville, tout à ses angoisses existentielles, n'avoir guère de limites. La déposition de William permet d'en savoir davantage sur Richard Jones, ses pratiques de conjuration des démons (notamment des quatre rois des points cardinaux, bien connus de la tradition médiévale) et ses livres. Ce dernier semble prompt à vendre ses services et ses méthodes, qu'il estime particulièrement efficaces, en tout cas plus que celles de la

Philosophie occulte d'Henri Cornelius Agrippa, qu'il n'aurait pas hésité à dénigrer si l'on en croit son principal client (p. 43). Dans ses dépositions, Jones reconnaît connaître les livres de Salomon et d'Hermès, fondateurs de son savoir ; mais il réfute toute intromission démoniaque : l'esprit qui l'aurait guidé en vision dans le château de Warwick n'était pas un démon, mais un ange. Surtout, alors que la procédure est en cours et qu'il est l'un des protagonistes les plus à même d'être inquiétés, il n'hésite pas à marchander son autre talent, celui d'alchimiste, en proposant rien moins que ses services au roi pour produire de l'or (p. 51) ! C'est dire si, de son point de vue, une possible accusation de trahison est infondée (p. 52) et l'opportunisme le plus décomplexé un art de vivre. Au demeurant, lui et les autres semblent s'en être tirés sans grands dommages. Les pratiques magiques évoquées à grand trait par les différents acteurs, notamment celles mises en œuvre par Jones, sont bien attestées dans les manuscrits anglais de cette période. Le chapitre 2 (« Power, Knowledge, and Influence. The Magic Texts ») en présente un panel représentatif, extrait de différents exemplaires. C'est le cas par exemple d'artefacts élaborés pour garantir la faveur et l'honneur, comme l'anneau dont il a été question, dont on retrouve le pendant dans différentes traditions (dont celle du *De quattuor annulis Salomonis*), ou d'*experimenta* visant à obtenir des révélations d'un esprit à l'aide de conjurations susceptibles de le domestiquer.

- 3 Une seconde partie (Part II : « Magic and Ecclesiastical Authorities ») s'attache à une affaire non moins passionnante que la première, celle d'une chasse magique aux trésors qui se déroule en 1509-1510 dans le Yorkshire et s'achève dans le plus parfait fiasco. Celle-ci a été instruite par l'officialité de York alors que l'affaire a fini par s'ébruiter, et les pièces en ont été partiellement conservées. Elle implique au départ un certain William Wilson et deux prêtres de Bingley, John Wilkinson et Richard Greenwood. Mais il faut compter aussi, entre autres, avec l'une de leurs connaissances, le magicien John Steward of Knaresborough, qui lui-même décide de joindre à l'aventure un prêtre de York et un marchand qui n'est autre que l'ancien maire de la ville ! Wilkinson et Steward sont ceux qui fournissent les livres. Après une messe et la confession des participants, qui sont au nombre de neuf, une première tentative pour délivrer le trésor du démon qui le garde en rase campagne avorte piteusement : les protagonistes sortent en effet par petits groupes de Bingley au coucher du soleil pour ne pas éveiller les soupçons ; mais un épais brouillard les fait se perdre et rend leur ralliement impossible près de la croix où le trésor était supposé être enfoui ! Wilkinson aurait alors entrepris un rituel pour que l'esprit Belphares livre directement le trésor, sans plus de succès. Finalement, alors que l'association a en partie volé en éclats, les prêtres Greenwood et Wilkinson et l'ancien maire, unis par le serment prêté sur un livre, auraient fait une ultime tentative à York à l'aide d'une *lamina* permettant de gouverner l'esprit Oberion. La rumeur publique finit par enfler de telle manière que l'officialité de York se saisit de l'affaire, qui implique au demeurant nombre de clercs, et procède aux arrestations. La suspicion d'hérésie, liée à la démonolâtrie, est à l'arrière-plan des interrogatoires et des dépositions ; l'affaire est donc potentiellement grave. Pour autant, les incriminés, qui prennent soin de nier toute forme de pacte explicite avec les démons, s'en tirent en définitive à moindres frais, une simple pénitence publique pour lever l'excommunication qui les frappe. John Steward en particulier nie avoir baptisé des animaux pour les livrer en sacrifice aux démons, pas plus qu'il ne reconnaît leur avoir offert son sang ou fait quelque invocation que ce soit (p. 109). Ce dernier doit en particulier expliquer pourquoi il est le seul à ne pas s'être protégé des démons dans le

cercle dessiné sur un grand parchemin préparé à cet effet. Il apparaît ainsi à l'évidence comme le maître invocateur, l'instigateur potentiel du pacte mortifère et hérétique. Mais plutôt que de nier ce point, il préfère, à la manière de Richard Jones, manier la bravade, en affirmant qu'il était bien certain de ne rien craindre au vu de sa foi en l'Église ! Comme dans la première affaire, les pratiques évoquées dans les dépositions trouvent leur équivalent dans les manuscrits et les textes du temps (Chapter 4 : « Treasure Hunting. The Magic Texts »). La découverte de trésors cachés est en effet une finalité très répandue parmi les *experimenta* de magie rituelle². Dans certain cas, il s'agit bien de forcer le démon qui garde le trésor à quitter le lieu, à la manière d'un exorcisme (p. 126-131) ; dans d'autres, de le contraindre à apporter en mains propres le trésor en question, à la manière d'un simple messenger ou d'un serviteur (p. 131-137). Quant à l'*experimentum* qui implique Oberion et l'un de ses affidés, Storax, que l'on peut contraindre à l'aide d'une *lamina*, il n'en est pas moins attesté (p. 139-142). Enfin, les conjurés de York, unis par le serment juré sur un livre, avaient selon toute probabilité accès au *Liber juratus* qui se trouvait dans la bibliothèque des frères augustins de la cité, et il est probable qu'ils empruntaient également certains éléments à la tradition du *Thesaurus spirituum*, bien conservée dans les manuscrits anglais, tout autant en latin qu'en vernaculaire.

- 4 L'ouvrage offre ainsi deux cas fascinants et pour le moins burlesques qui montrent que même si l'accès aux livres de magie tend à s'élargir dans la première moitié du XVI^e siècle avec la promotion du vernaculaire, celui-ci n'en reste pas moins une affaire de spécialistes avertis, qui ne se conjuguent qu'au masculin. Du reste des clercs, à des degrés divers, sont toujours impliqués. Qui dit spécialistes, et toute l'organisation et l'application que cette notion suppose, ne signifie pas que le plan prévu se déroule sans accroc, ne serait-ce que parce que la pratique magique nécessite, au vu des savoirs et des moyens matériels à engager, une forme d'association fondée sur le secret qui ne résiste pas toujours aux intérêts divergents et au manque de discrétion. Quoi qu'il en soit de ce jeu où chacun espère trouver son intérêt, les autorités du royaume ne semblent s'en préoccuper que lorsqu'elles y sont contraintes, et semble-t-il, sans grande conviction. Voilà en tout cas une pièce supplémentaire d'importance apportée à notre connaissance de la culture magique dans la société médiévale et renaissante.

NOTES

1. F. Klaassen, *Making Magic in Elizabethan England. Two Early Modern Vernacular Books of Magic*, University Park, The Pennsylvania State University Press, « Magic in History », 2019.

2. On signalera l'article de J.-P. Boudet, « Jeux et enjeux de pouvoirs dans les rituels magiques de chasse au trésor au Moyen Âge », *Revue numismatique*, 168/169, 2012, p. 91-104.